

Ouverture.

Ce colloque a pour thème la rencontre. Il s'adresse moins au philosophe qui voudrait réaliser une phénoménologie de la rencontre qu'à la personne qui s'interroge sur ce qu'accueillir veut dire. Se mettre à l'écoute de ce qui se joue dans la rencontre est une manière de penser le travail d'accueil.

Phénoménologie est un terme qui peut faire peur. Levons toute crainte. Dans phénoménologie s'entendent les mots phénomène, ce qui apparaît, et logos, le discours. Faire de la phénoménologie, c'est décrire ce qui apparaît. Pourquoi parler de phénoménologie et non de description, me dira-t-on ? C'est qu'il ne s'agit pas de décrire naïvement ce qu'on perçoit car c'est déjà en dire trop. Les mots, les pratiques, les habitus et les idées toutes faites, pensent trop souvent en nous à notre place. Faire de la phénoménologie, c'est suspendre ces habitudes pour en revenir à ce qui est à décrire.

Ne nous trompons pas. Il ne s'agit pas de faire des descriptions dites « objectives ». Ce serait mettre la personne qui décrit entre parenthèses. On voit l'impasse où conduit ce simplisme benêt : si la personne se met entre parenthèses et sort du champ de la description, que peut-elle en dire ? Que peut-elle voir et dire si elle n'est pas là ? Trop souvent les étudiants s'entendent dire qu'ils doivent faire des observations comme le fait une caméra. Mais *in fine*, il faut bien qu'il y ait une personne pour regarder le film, à moins qu'on ne pose une seconde caméra pour visionner ce qu'a filmé la première !

Emprunter la phénoménologie comme chemin de rencontre, c'est se donner la possibilité de décrire ce qui se joue dans la rencontre, en mettant entre parenthèses ce qu'on croit savoir afin de se rendre pleinement présent à ce qui se présente. Cette démarche est essentielle car à oublier ce qui se joue et est en jeu dans la relation, on fait de celle-ci un moyen mis au service de l'impératif adaptatif.

On voit l'embrouille. A l'aulne de cet impératif, la relation d'accueil, n'est plus un lieu de rencontre, mais une manière de gérer les humains. A ne viser que le résultat nous faisons des personnes réelles que nous rencontrons, et de nous-mêmes, des rouages de la machinerie, des objets de soin, des numéros, des points.

Il importe de comprendre les raisons de cet impératif sans quoi on risque de passer d'un mode de gestion à un autre : de la planification quinquennale stalinienne à la planification stratégique managériale, par exemple ! Les arguments historiques et économiques, tout aussi pertinents soient-ils, restent en aval de la question. Les arguments philosophiques et psychanalytiques tentent de la prendre en amont en cherchant à décrire la dynamique psychique qui conduit à cette fascination pour la pensée opératoire, mais ils restent enserrés dans ce lieu commun naturaliste, réfléchir à partir d'un des termes de la relation et non de la relation elle-même.

La pensée de la gestion nous fascine et nous perd. En son nom, on énonce des principes de bienveillance et d'éthique sans voir que c'est elle qui provoque les effets délétères qu'elle prétend combattre. Parler des droits de la personne nous fait oublier de lui parler et instrumentaliser la relation la rend insignifiante. A déréaliser la rencontre, nous disparaissions nous-mêmes car il n'est d'êtres humains qu'au pluriel.

La question de l'accueil ne peut pas faire l'économie d'une réflexion sur ce qu'est la nature de l'être humain, ce qui sous-entend qu'elle ne peut se poser sans se demander qui il est. Il ne s'agit pas d'opposer à une objectivation de l'être humain la subjectivité de la personne. Il s'agit tout au contraire d'entendre ce qui fait la spécificité des êtres humains, à savoir que nous sommes des êtres dialogiques qui vivons de, par et dans la relation.

L'accueil ne peut donc être une procédure adaptative au service d'un collectif. Ce constat est politique. Mais il n'est de clinique qui n'interpelle le politique. Notre témoignage et les réflexions qu'il suscite ne peuvent cependant être rabattus sur un débat politicien. L'évident de la rencontre est un symptôme sociétal. Or tout symptôme doit être entendu sous peine de voir apparaître des pathologies plus lourdes. Un symptôme est une manière de réagir quand tout est bouché, bouclé, fermé.

L'impératif adaptatif rend fou car il en appelle à la raison alors qu'il est irrationnel. La raison sait, elle, qu'elle ne peut s'exercer sans accepter ce qui la trouble ; que seraient les mathématiques sans le zéro ? L'impératif adaptatif interdit toute ouverture. Mais peut-on vivre sans ouverture ? La question devient anthropologique, ontologique, métaphysique et spirituelle.

L'appel des professionnels ne vise pas à défendre leurs petits pâturages. Cet appel au loup concerne l'ensemble des vivants, y compris les loups !

Gageons que ce colloque éveille en nous cette saine inquiétude qui nous permet d'ouvrir les yeux. Le roi est nu, nous le voyons enfin, qu'attendons-nous pour le dire ?